

SOPHIE  
HORVATH

*Le Quartier  
des petits secrets*



Flammarion



Le Quartier des petits secrets



Sophie Horvath

# Le Quartier des petits secrets

Flammarion

© Flammarion, 2019  
ISBN : 978-2-7564-2879-6

*Je demande humblement pardon  
à tous les botanistes, latinistes et fleuristes  
pour toutes les libertés prises.*

*Pour mes deux p'tits gars.*





« Une fleur  
Deux fleurs  
Trois fleurs  
Mets-les sur ton cœur. »

Comptine

« Les mauvaises herbes aussi sont des fleurs,  
quand on apprend à les connaître. »

Winnie l'Ourson



## Chapitre 1

Tchac. Tchac. Tchac.

(... ?)

Tchac. Tchac. Tchac.

(Zut...)

Tchac. Tchac. Tchac.

(Elle est revenue...)

Tchac. Tchac. Tchac.

(Il faut que j'y aille avant qu'elle m'ait ratiboisé toute la boutique!)

Clémentine lâche les grands ciseaux avec lesquels elle était en train de couper de magnifiques camélias blancs, retire ses gants et sort précipitamment de la minuscule arrière-boutique. Elle ne l'a même pas entendue entrer dans le magasin. La vieille dame est agenouillée parmi les pivoines et les renoncules, taillant à vigoureux coups de sécateur. À ses pieds, un véritable tapis de pétales rouges, blancs et mauves s'est déjà formé.

— Viviane.

Tchac. Tchac. Tchac. Elle n'arrête pas son radical travail de décapitation.

— VIVIANE !!

Elle fait une pause, lève un œil, lui sourit.

— Bonjour, très chère ! C'est charmant de passer me voir !

Tchac. Tchac. Tchac.

— Oui, bonjour à vous aussi Viviane. Vous n'êtes pas dans votre jardin, vous savez.

— Ah ? (Elle lève son regard presque translucide vers le plafond à néons, comme si elle observait les oiseaux passer dans un ciel cotonneux.) Il fait encore beau pourtant. Souhaitez-vous prendre une tasse de thé sous la tonnelle ?

Clémentine considère la dame aux cheveux d'argent, élégante dans sa robe aussi lilas que ses yeux, maintenant tachée de chlorophylle. Après tout, ce serait un bon moyen de lui faire lever le pied en attendant la cavalerie.

— Je vais m'en occuper, Viviane, reposez-vous, vous voulez bien ?

Tout en lui parlant, elle retire doucement le sécateur rouge à pois blancs d'entre ses doigts fripés. Il faut vraiment qu'elle songe à mettre ses outils hors de portée, comme pour les enfants. Viviane prend un petit air contrarié, puis sourit à nouveau.

— C'est adorable de votre part, réellement.

Elle s'installe sur le tabouret que lui présente Clémentine, pose ses mains sur ses genoux et se met à sourire aux anges – aux néons, donc. La jeune

fleuriste file dans l'arrière-boutique, fait voler le tas de papperasse qui enfouit son bureau jusqu'à ce qu'elle arrive à dénicher son antiquité de téléphone portable et appuie sur un numéro préenregistré. Une voix de stentor retentit.

— MANDARIIIIIIIIIINNNNNNE !!

Clémentine sourit. Ça fait bien longtemps qu'on lui fait ce genre de blague, mais elle s'y est habituée. De la part de ses amis, elle sait qu'il s'agit bien plus d'une marque d'affection que d'une moquerie.

— Salut, Hector. Viviane est là.

— Encore ? (La voix redevenue sérieuse.) J'arrive, mon p'tit cœur.

\*

Un quart d'heure après, la carrure imposante d'Hector s'encadre dans la porte de la boutique. Son tee-shirt noir du jour – « Keep Calm and des Chiffres et des Lettres » – est tendu à craquer sur des biceps plus gros que les deux cuisses réunies de Clémentine. Son crâne rasé capte les reflets extérieurs, mais sa musculature dissuade quiconque de se risquer à le surnommer Monsieur Propre. Il se penche vers Viviane qui continue à sourire béatement, sa tasse de thé tenue bien fermement entre ses longues mains noueuses, et la gronde doucement :

— Viviane, amour de ma vie, vous êtes encore partie sans prévenir. Vous savez bien que vous n'avez

pas la permission de vous promener seule. Et arrêtez de venir embêter Mademoiselle Clémentine.

— Mais le jardin est si agréable à cette époque de l'année, on peut y rester jusque tard le soir, il ne fait même pas froid...

Malgré ses faibles protestations, elle se laisse soulever et remettre sur ses jambes par les énormes bras protecteurs d'Hector.

— Allez, dites au revoir à Clémentine! AU-RE-VOIR-CLÉ-MEN-TINE!

Il fait un signe entendu à la fleuriste en désignant les fleurs rasées qui jonchent le sol: « Envoie-moi la note! » Elle sourit en les raccompagnant à la porte, et les regarde s'éloigner. Quel duo ils forment ces deux-là! Puis elle se retourne et évalue les dégâts d'un regard circulaire: « Bon, au boulot. »

La journée commence bien.

Le pire, c'est à la saison des roses. Viviane raconte que, si on ne les taille pas suffisamment, elles ne seront ni assez belles ni assez odorantes. Un carnage. Le problème, c'est que Clémentine ne peut pas se permettre de payer quelqu'un pour protéger sa marchandise des vieilles dames férues de jardinage, aussi adorables soient-elles.

Et puis, on a beau être à Bordeaux, on ne peut pas dire que la boutique ne désemplisse pas. Certes, nous sommes dans un charmant quartier historique bien typique, avec ses pavés et ses immeubles en pierre taillée de ce beau blanc crayeux, et l'échoppe de

Clémentine ne dépare pas sur cette jolie placette ombrée par un somptueux marronnier.

*Et Fleurs* – vante la pancarte calligraphiée posée en évidence dans la vitrine – célèbre toutes les occasions : fêtes-baptêmes-anniversaires-mariages-enterrements. Mais comme des grandes occasions, il n’y en a pas tous les jours (heureusement... ou pas), *Et Fleurs* se charge aussi de combler les petits plaisirs.

Pas vraiment ceux des touristes qui sont logiquement plus aimantés par le centre-ville tout proche, au point qu’on a parfois l’impression d’être dans un village où l’on croiserait toujours les mêmes habitués. Et des habitués, Clémentine en a quelques-uns.

D’abord, il y a Nicole, la patronne du café en face, une jolie quadra blonde à l’allure juvénile, qui virevolte entre les tables du *Marronnier* – on fait dans l’originalité dans le quartier –, sur la terrasse chapeautée par l’arbre du même nom, petit troquet par la taille mais grand par la chaleur. Nicole parle aussi fort qu’il faut tendre l’oreille pour entendre Clémentine. Elle rit aussi, beaucoup, ne manquant jamais d’adresser un petit mot amical à chacun de ses clients. Elle commence invariablement la matinée avec un petit chignon bien serré qui dégringole au fur et à mesure de la journée, jusqu’à ce que ses mèches rebelles finissent par la gêner et qu’elle passe son temps à souffler dessus pour les ôter de son visage en un tic charmant. Chaque matin ou presque, elle vient choisir un petit bouquet à poser sur son zinc, le plus coloré

et le plus joyeux possible, et ce n'est pas là le moindre des attraits de son café qui lui ressemble fortement. Impossible de résister à l'envie de s'asseoir à l'une de ces petites tables rondes, à l'extérieur sous l'arbre ou à l'intérieur sur l'une de ces accueillantes banquettes. Des miroirs partout et des tableaux de toutes les couleurs, une serveuse souriante et à l'écoute, de quoi remonter le moral les jours les plus gris.

Avec Clémentine, elles ont fini par devenir de grandes amies à force de se faire signe à distance. La fleuriste a pris l'habitude de venir boire le café juste avant l'ouverture de sa boutique après en avoir terminé avec sa vitrine du jour et, parfois, elles prolongent la journée chez l'une ou chez l'autre. Nicole sait toujours tout sur tout, bien placée qu'elle est et surtout avide de potins. Elle se revendique crânement célibataire et soi-disant fière de l'être, élève seule son grand garçon, Benjamin, qu'on voit tous les soirs faire ses devoirs dans un coin du café, sa longue frange lui couvrant à moitié les yeux perspicaces. Rien n'échappe à Ben, il a un esprit très affûté et semble parfois bien plus mature que sa mère.

Régulièrement, il essaie de la marier, avec un client ou bien un commerçant du coin, avec le facteur aussi, mais ça n'a pas – encore – fonctionné. Nicole prétend qu'ils sont très bien comme ça tous les deux : « Un homme ? Mais pour quoi faire ? J'en ai déjà un à la maison, et le meilleur en plus ! » Pour appuyer ses dires, elle lui fait un énorme câlin devant tout le monde



jusqu'à ce qu'il rougisse et retourne à ses devoirs, planqué derrière ses cheveux trop longs et ses lunettes rondes.

Il faut dire que Benjamin grandit très vite ces derniers temps, et sa mère est probablement la dernière à s'en apercevoir. Récemment, il était venu discrètement voir Clémentine dans sa boutique et, après avoir négligemment regardé chaque bouquet tandis qu'elle l'observait, souriante, sentant une requête arriver, il avait fini par prendre son courage à deux mains et s'était tourné vers elle : « Qu'est-ce que tu... Tu dirais quoi... Tu choisirais laquelle... » Il avait rougi et s'était tu.

Clémentine s'était penchée avec un air de conspiratrice : « Elle s'appelle comment ? »

Il souffla d'un air détaché sur sa longue mèche blonde.

— Claire.

La fleuriste s'était plantée devant ses vases de fleurs, les avait considérés un instant, puis avait extirpé un bel iris qu'elle avait enveloppé joliment, noué avec un charmant nœud en raphia et tendu au jeune garçon.

— Iris, ça veut dire *message*.

Il avait examiné la fleur sous toutes les coutures, fini par sourire à Clémentine avec reconnaissance, posé quelques pièces sur le comptoir et s'était échappé après avoir vérifié que sa mère n'était pas aux aguets depuis son café.

Ensuite il y a Paul, qui tient le petit cabinet d'assurances, là-bas, au coin. Paul a la quarantaine stricte :

costume-cravate et crâne en cours de dégarnissement. Il est plutôt discret ou du moins essaie de l'être, mais c'est une tâche ardue dans le coin ; tout le monde sait parfaitement que, chaque semaine, il vient commander à Clémentine deux bouquets : l'un pour sa femme Clotilde, l'autre pour une certaine Maud. Les mêmes fleurs, la même composition, exactement les mêmes bouquets. Clémentine aimerait pouvoir lui faire remarquer que ce n'est tout de même pas le plus délicat des rituels, mais il y a dans cette régularité quelque chose qui la touche sans qu'elle comprenne bien pourquoi, elle qui est pourtant allergique à l'hypocrisie et à la tromperie. De toute façon elle ne va pas refuser un client sous prétexte de moralité, alors, chaque mardi matin, lorsqu'il se présente à l'ouverture, elle écoute poliment des consignes qu'elle connaît maintenant par cœur.

Parmi les réguliers, parlons aussi de cette jeune femme pressée dont on ne connaîtra pas le prénom, qui passe matin et soir à grandes enjambées décidées sur la placette. Parfois, elle ralentit devant la vitrine fleurie, se penche, ôte ses lunettes de soleil – eh oui, nous sommes à Bordeaux –, et après un examen minutieux se choisit le plus beau des bouquets du jour. Un plaisir personnel de célibataire, imagine notre fleuriste. Personne ne lui fait de cadeau alors elle décide qu'elle vaut bien ce petit bonheur de temps en temps. Tout en enveloppant la composition choisie dans du beau papier de soie, Clémentine ajoute, l'air de rien, une ou deux branches pour qu'elle soit plus belle et

plus imposante, comme pour prendre plus de place. Elle se figure la jeune femme pressée contempler cette touche de gaieté, seule le soir chez elle. Elle se trompe peut-être – avec un bol de soupe instantanée entre les mains, le tableau est quasi complet. Ne manque plus que le poisson rouge – mais c'est ce qu'elle s'amuse à visualiser.

Il y a Viviane, bien sûr. Viviane s'échappe régulièrement de sa maison de repos pour venir passer un moment dans son jardin imaginaire. On ne sait pas bien pourquoi elle a jeté son dévolu sur *Et Fleurs*, mais c'est ainsi. L'endroit où elle demeure n'est pas tout à côté et pourtant elle ne se trompe jamais de chemin, alors qu'elle ne sait plus où est sa tête. La toute première fois, Clémentine, n'arrivant pas à faire dire à la vieille dame perdue son nom et son adresse, a appelé au secours Nicole, et tandis que Viviane sirotait avec distinction et délectation un tilleul à la fleur d'oranger sur la terrasse du *Marronnier*, elles ont fini par s'adresser à la gendarmerie, qui leur a suggéré d'appeler les maisons de retraite les plus proches. Pas bête. Après s'être heurtées à quelques murs, un interlocuteur au téléphone a enfin poussé le soupir de soulagement le plus sonore jamais entendu : « Ouiiiii, alléluia vous l'avez retrouvée ! J'arrive, vous êtes où ? »

Voici comment l'on rencontre Hector, l'aide soignant le plus mastoc, le plus barbu et le plus doux que Clémentine ait jamais croisé, avec ses tee-shirts improbables à tendance gore incitant ses interlocuteurs à un minimum de prudence : « Attention je

mords », « Breaking Bad », ou encore « J'ai joué dans Walking Dead »... Il a déboulé comme une tornade dans la petite boutique en braillant « BONJOUR BONJOUR!! », s'est penché sur la vieille dame pour la gronder, ce qui a eu pour unique effet de la faire glousser comme une fillette prise en faute. Puis le malabar l'a quasiment attrapée sous le bras – mais avec une délicatesse extraordinaire – et s'en est allé en adressant un clin d'œil à la fleuriste, sans tenir compte des protestations peu convaincantes de Viviane. Et depuis, la scène se reproduit à peu près tous les quinze jours.

Et puis, il y a une dame sans âge et sans nom qui passe rapidement chaque jour devant chaque magasin. Elle a le cheveu court, un peu négligé et le sourcil toujours froncé derrière de toutes petites lunettes rondes, un long pardessus crème toujours fermé et un grand parapluie qui lui sert plus de canne – ou à assommer ceux qui auraient le tort de se mettre en travers de son chemin – que de protection contre de rares averses. On pourrait penser qu'elle fait ses courses dans le quartier, mais outre qu'elle ne semble pas être une adepte du shopping, en réalité, elle semble surveiller chaque recoin de la placette, s'arrêtant devant tout ce qui lui paraît incongru ou déplacé pour le signaler. Par exemple, s'il lui semble que les tables rondes et rutilantes de Nicole sont mal positionnées ou dépassent un peu du périmètre autorisé de la terrasse, elle ne manquera pas de lui en faire la remarque. Nicole, qui pourtant ne se laisse jamais

impressionner par qui que ce soit, est tellement interloquée par le ton sans appel de la dame au pardessus qu'elle ne trouve rien à répondre et rectifie sa faute rapidement. Si un papier traîne, elle pointe le bout de son parapluie dessus, prend une moue dégoûtée et se tourne vers la boutique la plus proche comme si son propriétaire était responsable de ce désordre. On l'a vue entrer en trombe dans le cabinet d'assurances de Paul qui, à peine quelques minutes plus tard, en est sorti avec un teint verdâtre et s'est précipité pour ramasser un détritrus qui n'a de toute évidence aucun rapport avec son commerce. Chacun épie du coin de l'œil la tournée de surveillance en se demandant qui sera le prochain « pointé du parapluie ».

Elle s'arrête toujours devant la fleuriste qui attend le verdict, en se tenant bien droite comme une écolière, protégée derrière son petit comptoir. Depuis que la méticuleuse visiteuse a tapoté d'un air absolument désapprobateur les caisses en bois supportant ses bouquets de fleurs à l'extérieur, Clémentine veille à ce qu'elles soient parfaitement perpendiculaires, des fois que la visiteuse sorte un mètre à ruban de sa poche et lui dresse une contravention pour non-rectitude. Limite si elle ne porte pas des gants blancs pour vérifier la propreté des vitres. Bref, personne ne sait qui elle est, mais tout le monde l'appelle fort logiquement « l'Inspectrice ». Tous la craignent sans bien comprendre pourquoi – probablement qu'elle réveille en chacun un souvenir à base de coup de règle sur les doigts. Le seul à profiter de ce manège quotidien